

Nézida

Valérie Paturaud

Nézida

Le vent sur les pierres



© Éditions Liana Levi, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0461-8

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Jean-Louis, toujours présent.
À nos enfants.*

« Elle aime à ressusciter les villes
défuntes et à faire redire aux morts
rajeunis leurs passions interrompues »

Charles BAUDELAIRE,
« Théophile Gautier », *L'Art
romantique*

Personnages principaux

Nézida Cordeil

Née le 18 novembre 1856 à Comps dans la Drôme.

Antonin Soubeyran

Né le 3 septembre 1853 à Dieulefit dans la Drôme.

Suzanne Cordeil

Mère de Nézida, née Gougne le 12 mai 1836 à Comps.

Pierre Cordeil

Père de Nézida, né le 12 février 1831 à Comps.

Paul Cordeil

Frère de Nézida, né le 19 septembre 1859 à Comps.

Jean-Louis Cordeil dit Léopold

Frère de Nézida, né le 10 mars 1862 à Comps.

Joséphine

Amie d'enfance de Nézida, née le 28 mars 1857 à Comps.

Jean-Antoine Barnier

Maître d'école de Nézida, né le 5 septembre 1820. Instituteur de 1841 à 1886, à Comps.

Ovide Soubeyran

Frère aîné d'Antonin, né le 11 avril 1851 à Dieulefit.

Henry Soubeyran

Frère puîné d'Antonin, né le 10 décembre 1855 à Dieulefit.

Louise Soubeyran

Mère d'Antonin, née Defaysse en 1816 à Dieulefit, épouse d'Antoine Soubeyran, son cousin germain.

Éliette

Garde-malade de Louise Soubeyran, née en 1861.

Camille Delaitre

Amie de Nézida, née le 30 janvier 1859 à Lyon.

André Delaitre

Mari de Camille, né le 20 février 1850 à Lyon.

Silence.

Silence dans la maison. Pénombre et silence, les volets sont presque clos et impriment leur ombre de craie grise sur les murs qui soutiennent encore ce qui reste de vie. La bise noire s'insinue déjà en cette fin septembre. Un vent glacial et puissant venu du nord étouffe de ses voiles sombres les collines et balaie de mauve la terre. Il malmène les âmes comme les bêtes. Les légendes courent... Les hommes deviendraient fous, les femmes hystériques, les crimes commis ces jours de grand vent seraient amnistiés.

Le loquet du volet s'agite par bourrasques ; son battement ponctue

l'absence de mouvement dans la pièce sombre. Quelques pommes sur la table, un reste de pain, le couteau, la cruche d'eau.

La tête penchée, le corps maigre mais si lourd, tout le corps vers l'avant, Paul Cordeil pousse de ses doigts une mie de pain, l'éloigne, la reprend, concentré sur cette action infime. Le temps et le silence s'étirent. Il lève un peu la tête, regarde l'horloge. L'aiguille s'est à peine déplacée depuis son dernier coup d'œil. La mie de pain occupe son esprit, le silence est tel qu'il se croit seul.

Près de la cheminée pourtant, une ombre de laine se déplace lentement, attentive à sa tâche. Au gré de ses gestes, lumière et obscurité varient dans la pièce immobile. Elle s'applique à remplir d'eau bouillante la cuvette émaillée, d'un geste sûr, de la marmite à la cuvette. Très

lentement, elle se dirige vers l'escalier de bois. Elle passe devant Paul. Il ne s'interrompt pas, ne lève pas la tête. La première marche craque un peu. Ouvrir la porte sans pencher le récipient. Ne pas renverser.

Il fait encore plus sombre dans la chambre où les persiennes sont tirées, protégeant les vitres des assauts du vent. La chambre est simple : une commode sur laquelle la photo d'un soldat fait face au portrait de jeunes mariés. Une couronne sous un globe ovale : petites fleurs blanches, minuscules pétales liés par une fine tige de perles.

Deux chaises de bois clair.

Et le lit en fer.

Des draps blancs tout juste sortis de l'imposante armoire.

Fine, transparente, dans une chemise de nuit boutonnée très haut, le col humide, paupières baissées, longues mains teintées de bleu posées sur les draps amidonnés, un mouchoir de dentelle sur l'oreiller, Nézida dort calmement, désespérément... le souffle imperceptible.

La jeune fille s'avance au bord du lit, écarte un peu le drap. Elle trempe dans la cuvette chaude la serviette rêche qui attendait sur la table de nuit, soulève la chemise grège et pose le linge sur le ventre distendu. Eau fraîche pour le front, eau chaude pour le ventre. Elle fait de son mieux : le médecin viendra, ce soir, accompagné du pasteur, peut-être. La mort qui semble s'inviter dans la maison est bien silencieuse. La jeune fille envoyée par la matrone pensait que mourir était beaucoup plus bruyant. Pas de pleurs,

pas de cris, plus de vie déjà. Elle imaginait que la mort s'accompagnait de larmes et de démonstrations effrayantes.

Ce silence la met mal à l'aise. Même les langes blancs dont dépassent quelques mèches brunes ne semblent pas vivants. Pourtant on lui a dit qu'Élise, la nourrice, allait venir allaiter l'enfant. Elle ne lui a pas prêté attention en entrant, lorsque, pour atteindre le broc posé sur la commode, elle a dû contourner le berceau. C'est comme s'il ne contenait rien. C'est ce qui la trouble le plus. Ici rien ne vit ni ne semble voué à vivre. Elle aimerait bien partir mais elle a reçu l'ordre de veiller jusqu'à l'arrivée du médecin. D'habitude elle garde les chèvres, la chienne qui a mis bas, le petit garçon de la voisine, le temps que la mère s'occupe des bêtes. Veiller le silence et l'obscurité, c'est la première fois, et elle n'aime pas ça du